



**MICHAEL
WEX**

Comment
se comporter en

MENTSCH

et pas en **shmok**

DENOËL

Extrait de la publication

Comment se comporter en *mentsh*
et pas en *shmok*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Kvetch ! Le yiddish ou l'art de se plaindre, 2008

Michael Wex

Comment
se comporter en *mentsh*
et pas en *shmok*

Traduit de l'anglais par Anne-Sophie Dreyfus

DENOËL

Titre original:

How to be a Mentsh (and not a Shmuck)

Éditeur original:

Harper an imprint of HarperCollins, New York, 2009.

© 2009 by Michael Wex

Et pour la traduction française:

© Éditions Denoël, 2011.

À la mémoire de ma mère

Note sur la translittération
et les traductions, en guise de prologue
à tout *kvetcheur*

1

Cher lecteur, vous qui avez lu le titre de cet ouvrage, vous avez aussi regardé la couverture et vous avez soupiré d'un ton moqueur. «*Ach, du lieber!* Mon Dieu! Je le savais bien. Le *kvetcheur* professionnel, le grand spécialiste du yiddish à l'ego surdimensionné, tu devrais téléphoner à Johnny Hallyday pour lui demander des cours d'orthographe. *Mentsh*, mon œil! Tout le monde sait que ce mot s'écrit *mentsh*.»

Si on parlait tous l'allemand aujourd'hui, on l'écrirait bien ainsi. «Un *bagel* avec du *schmeer*» (un bagel tartiné) s'écrirait *Begel und Schmier, lax* (le saumon fumé) donnerait *lachs*, et les trois réunis feraient penser à une gourmandise teutonique directement issue du *Vaterland* — parce qu'un *Mensch*, un *Mensch* d'âge mûr tout au moins, serait un bon citoyen qui aurait servi dans la Wehrmacht ou à l'arrière et aurait aidé l'Allemagne à conquérir le monde. Le *mentsh* qui est décrit dans cet ouvrage serait probablement un objet du passé; et moi, si j'avais assez de chance pour être encore en vie, j'écrirais un livre — aussi confidentiel que

peut l'être un best-seller — sur une langue qui est née pour *kvetcher*.

Mais n'insultons pas l'évidence : le yiddish et l'allemand sont deux langues à part entière, très différentes l'une de l'autre, avec des alphabets distincts et qui reflètent deux manières totalement différentes de penser. Si vous vous inquiétez de savoir comment s'écrit le mot *mentsh* en hébreu, imaginez que la couverture porte le titre suivant :

Comment se comporter en מעוטט et pas en שמאק

Le mot *mentsh* en yiddish authentique ne contient aucune trace d'alphabet latin. Le mieux que l'on puisse faire est d'essayer de trouver un substitut aussi proche que possible de l'original, au niveau du sens et du son. Contrairement au mot allemand *Mensch*, le mot yiddish *mentsh* contient effectivement le son *t*, entre le *n* et le *sh* ; cela ressemble à de l'allemand, mais ce n'est pas de l'allemand, tout au plus pourrait-on le qualifier de germanique. Il y a autant de différence entre la prononciation du mot yiddish *mentsh* et du mot allemand *Mensch* qu'entre la prononciation du *ist* allemand et du *is* anglais. Pourtant, là où *is* et *ist* signifient exactement la même chose, nous allons voir tout au long de ce livre que le yiddish *mentsh* diffère encore plus de *Mensch* dans le sens que dans l'orthographe ou la prononciation.

L'écriture de *mentsh* dans l'alphabet latin est une translittération approuvée par le YIVO, l'Académie française du monde yiddishophone. Elle permet à ce mot d'être utilisé dans toutes les langues qui emploient les caractères latins. Écrire *Mensch*, ce serait dénier aux yiddishophones le droit de représenter, le plus fidèlement possible, leur langue dans l'alphabet des autres. En Allemagne, on écrivait *Mentsh* à

la place de *mensch* dans la translittération du yiddish, avant la Seconde Guerre mondiale et ceux qui sont d'accord avec l'idée que Beijing traduit plus fidèlement le nom de la capitale chinoise que Pékin ne devraient avoir aucun problème avec *mentsh*.

Le deuxième mot yiddish du titre ne pose pas tant de problème. Il n'est pas du tout allemand et il n'a rien à voir avec l'allemand *Schmuck*, qui signifie «bijoux». Bien sûr, certains auraient préféré *shmuk* à *shmok*, mais, ici, il m'a semblé que la dernière orthographe allait satisfaire le plus grand nombre — ma façon préférée de ne satisfaire personne — notamment parce que *shmok* est employé un peu différemment dans ce livre qu'il ne l'est normalement en yiddish. Bien que le mot *mentsh* soit utilisé à la fois pour les hommes et pour les femmes, le mot *shmok* ne s'applique qu'aux hommes. En m'appuyant sur le principe qui autorise l'utilisation du mot français «étiquette» en anglais, pour signifier les bonnes manières, j'ai étendu la portée du mot *shmok* en anglais pour parler des personnes de l'un ou l'autre sexe qui ne savent pas se tenir. C'est la même idée qui s'applique dans le mot français «con», qui désigne à la fois un crétin et le sexe de la femme.

De la même manière, *shmek*, pluriel correct yiddish de *shmok*, est utilisé aux États-Unis de manière interchangeable avec *shmoks*, une version hautement anglicisée de la même idée.

2

Certains termes qui vont apparaître assez souvent dans ce livre pourront ne pas être immédiatement familiers au

lecteur n'ayant pas fréquenté une école juive. Talmud, par exemple. Le Talmud est un texte composé de deux éléments. Le plus ancien, terminé vers 200 après J.-C., s'appelle la Mishna. Écrit en hébreu, ce texte tente, dans sa plus grande part, d'organiser et d'interpréter les applications pratiques des commandements bibliques. La partie connue sous le nom de Guemara ou Talmud (ce nom a fini par désigner l'ensemble) a été terminée environ trois cents ans après la Mishna. Essentiellement écrite en araméen, elle consiste, pour simplifier, en commentaires de la Mishna. Il existe deux Talmud. Ils ont été compilés dans deux lieux différents et regroupent des contenus très divergents. On les connaît sous les noms de Talmud de Babylone et de Talmud de Jérusalem. Historiquement, celui de Babylone est le plus important. Dans les quelques citations du Talmud de Jérusalem qui vont apparaître dans cet ouvrage, le mot *Yerushalmi* précédera le nom du traité d'où la citation est tirée.

Le Talmud est devenu essentiel au judaïsme après la destruction du second Temple, en 70 après J.-C. Cet événement et la perte de l'autonomie politique des Juifs qui l'a accompagné marquent le début du judaïsme tel que nous le connaissons, une religion caractérisée par l'exil et la dispersion. Jusqu'à l'an 70, la pratique religieuse était axée sur l'offrande de sacrifices au Temple de Jérusalem. Le Talmud et sa façon de penser ont aidé à transformer une religion fixée en un lieu précis en une religion qui peut être suivie n'importe où sans rien perdre de son intensité ou de son authenticité. Comme je l'ai écrit par ailleurs, l'acceptation de l'autorité talmudique marque la véritable différence entre les Juifs et le reste du monde.

Le midrash est la dénomination collective de différents

types d'interprétations de la Bible. Bien que les principaux recueils midrashiques aient été établis au Moyen Âge, leur contenu est souvent beaucoup plus ancien.

Rashi, acronyme de *Rabbi Shlomo Yitskhoki* (mort en 1104), est l'auteur des commentaires les plus connus et les plus suivis de la Bible et du Talmud. Ses commentaires sont imprimés conjointement aux textes des deux ouvrages, et étudiés comme un élément à part entière dans les écoles juives traditionnelles.

Le *Shulkhan Arukh* («La table dressée») est le titre d'un code de lois mis au point par Rabbi Joseph Karo (mort en 1545) qui fait autorité chez les Juifs orthodoxes. Il est considéré comme le principal livre de *halakha*, ainsi qu'est nommée la loi juive en hébreu.

Sauf indication contraire, toutes les traductions sont les miennes.

Quant aux références du Talmud, exceptionnellement dans la présente édition, elles sont données sous une forme adaptée à un texte qui s'intéresse au yiddish, dans un hébreu ashkénaze.

INTRODUCTION

Ne faites pas le *shmok*

Voici un livre sur le bonheur, le vôtre et celui des autres. Nous allons nous poser la question de savoir comment vivre correctement, sans vouloir prêcher la bonne parole ou jouer les saintes-nitouches, comme Ned Flanders dans le dessin animé *Les Simpsons*. Pour cela, nous chercherons à savoir ce que signifie être « tout à fait humain », cette idée élaborée par ceux que l'on a souvent considérés comme des sous-hommes. Nous allons nous interroger sur comment prendre soin de soi tout en pensant aux autres.

Peu importe qui vous êtes, d'où vous venez, votre religion, si même vous suivez les préceptes d'une religion. Les principes exposés dans cet ouvrage agiront sur tous ceux qui feront l'effort de les mettre en pratique et, comme nous allons le voir, le principe le plus important de tous se trouve dans un conseil donné par un rabbin à un non-Juif. Bien que les explications qui vont suivre sur la tradition juive risquent de paraître un peu ésotériques ou hors sujet, elles sont exposées ici pour montrer comment la théorie s'est transformée en pratique. J'ai appris les idées de base exposées ici d'abord à la maison. En fait la plupart viennent de ma mère, qui ne connaissait pas une seule page du Talmud

mais qui savait parfaitement ce qu'être un *mentsh* signifiait. Les mêmes idées, souvent exprimées sous forme de proverbes, ont aussi été transmises par des millions d'autres mères juives au cours des siècles.

La maxime que j'ai probablement entendue le plus souvent était: «Il n'est jamais trop tard pour mourir ou pour se marier.» Ma mère, qui devait avoir quarante-huit ans, n'avait pas grand-chose à dire sur la mort, mais sur le mariage, c'était tout à fait différent. Comment peut-on comparer les deux? Elle aurait expliqué que cela arrive tous les jours, mais que ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Si on le fait convenablement, se marier signifie que l'on se met délibérément dans une situation telle qu'il devient impossible de ne penser qu'à soi: on cesse d'être le centre du monde, d'être plus important que n'importe qui d'autre. Pour ma mère et des millions de parents juifs pendant des générations, le mariage était une sorte de passe-partout qui permettait de devenir adulte et d'assumer ses responsabilités. Cela permettait aussi de renoncer volontairement à cet égoïsme, confortable mais finalement stérile, que seuls les enfants (qui n'ont pas à se prendre en charge) et les célibataires (qui n'ont personne d'autre qu'eux-mêmes à prendre en charge) ont vraiment les moyens de maintenir. Comme dans la version filmée de la pièce de Neil Simon, *T'es plus dans la course, papa!* (*Come Blow Your Horn*), avec Frank Sinatra:

LEE J. COBB: Tu n'es qu'un traîne-savates.

FRANK SINATRA: Pourquoi ça, papa?

L.J.C.: Tu es marié?

E.S.: Non.

L.J.C.: Alors tu n'es qu'un traîne-savates.

Voilà pourquoi le monde yiddishophone parle des hommes et des femmes qui ne sont pas mariés, quel que soit leur âge, en utilisant des mots signifiant aussi « adolescent » ou « jeune » — quelqu'un qui n'a pas encore atteint la qualité d'adulte. Ces hommes et ces femmes peuvent être mûrs physiquement, ils n'ont pas franchi le pas de la maturité : ce sont des traîne-savates. Quand quelqu'un qui parle yiddish vous dit qu'il n'est jamais trop tard pour vous marier, il veut vous dire qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à mettre votre ego de côté, que, pour une fois dans votre vie, vous pouvez rendre quelqu'un d'autre plus exceptionnel que vous. « Il n'est jamais trop tard pour se marier » signifie qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre la considération, pour apprendre l'art de penser aux autres parce qu'ils en sont dignes. S'il n'est jamais trop tard, vous avez toujours une chance de vous mettre dans le coup et de devenir un *mentsh*, que vous soyez marié ou non.

Bien sûr, plus longtemps vous l'oubliez, plus cela se complique et moins il est probable que cela arrive. C'est là que devenir un *mentsh* se différencie de mourir. Aujourd'hui il y a des millions de gens qui agissent comme s'ils croyaient encore à tout ce que leur mère leur avait raconté dans les six premiers mois de leur vie : qu'ils sont les plus gentils et les plus beaux, qu'ils sont les plus prometteurs et les plus intelligents qui ont jamais marché sur la terre, et que ceux qui ne le voient pas sont ou bien des imbéciles ou bien des méchants — et certainement des jaloux. Qui pourrait ne pas aimer quelqu'un à qui Jésus lui-même aurait envoyé tous les jours une invitation à le rejoindre sur Facebook, si seulement son Père qui est aux cieux avait prêté une oreille attentive à sa demande de naître deux ou trois mille ans plus tard, de telle sorte que Marie aurait pu lui offrir un

ordinateur portable pour Hanouka (puisque Noël ne serait pas Noël), et que ce pauvre bébé Jésus aurait pu se connecter et trouver la bonne personne — le plus doux, le plus gentil, le plus beau, le plus talentueux de tous ses petits rayons de soleil du réseau — à qui il aurait demandé d'être son ami sur Facebook et quand «l'ami» aurait fini par le remarquer, il aurait répondu et écrit sur son mur, et disons qu'à cet instant, Jésus aurait enfin appris ce que Noël signifie.

Beaucoup de gens agissent comme s'ils étaient eux-mêmes les cadeaux de Noël de Jésus et ils en veulent à tous ceux qui osent ne pas être d'accord. Vous n'avez pas besoin de chercher longtemps pour les trouver. Le nombre d'individus et d'institutions victimes de Bernard Madoff grossit de jour en jour. L'économie, enivrée par la cupidité de la Bourse et le désir irrésistible du contribuable de posséder quelque chose — spécialement une maison —, s'est tournée vers une andouille.

Rod Blagojevich, le gouverneur de l'Illinois dont les tentatives pour vendre la succession de Barack Obama au Sénat sont rapportées à la radio au moment où j'écris ces lignes, me sert pratiquement de modèle à l'attitude que j'essaie de décrire. «Je possède le pouvoir de nommer le successeur de Barack Obama», dit-il — le FBI l'a enregistré — «et c'est de l'or en barre. Hi, hi, je ne vais pas l'abandonner pour rien. Je ne vais pas faire ça¹.»

Le gouverneur Blagojevich ne fait que suivre le conseil de nombreux gourous : «Soyez aussi riches que vous le voulez.» Il ne partage pas les idées de la ligne habituelle des dirigeants, et actuellement il est pratiquement le seul aux États-Unis à vouloir monétiser une telle marchandise — un siège de sénateur laissé vacant par celui qui a été élu président. Ce n'est peut-être pas classique, mais son attitude

est à peine inhabituelle : il semble que notre société, notre culture ait perdu de vue la différence entre ce qui nous est dû et les moyens de l'obtenir. La confusion, à un niveau ou à un autre, qu'elle ait quelque chose à voir avec la politesse, la cupidité des entreprises ou la corruption politique, semble se retrouver à l'origine de l'argument trop facile du « parce que je le pouvais », argument popularisé par Bill Clinton pour des choses autrement stupides.

Ici, « parce que je le pouvais » signifie « baiser ». On pourrait penser que nous nous réalisons lorsque nous sommes vraiment égocentrés et mesquins, avec un fort penchant à nous attribuer toutes choses que nous pensons être les nôtres — que ce soit quelque chose que nous avons déjà ou quelque chose que l'on désire. On pourrait penser que nous ne laissons personne se mettre en travers de notre route. Ce que nous voulons, nous l'aurons, qu'importe si c'est aux dépens de quelqu'un, et même tant mieux ! On est resté dans un coma moral depuis trop longtemps maintenant, un coma qui résonne comme s'il avait été inspiré par la bonne vieille traduction de *per ardua ad astra*, la devise de la Royal Air Force canadienne. L'expression latine signifie « des épreuves aux étoiles », mais tout le monde sait qu'elle signifie en réalité « va te faire voir, je suis ignifugé ».

« Je m'en lave les mains. » N'importe qui aurait pu le dire. Un *shmok* lui, le croit vraiment et, généralement, c'est inconscient.

Dans ce livre, nous allons voir comment nous préserver de croire que l'on est quelqu'un de particulier, comment ne pas être un *shmok*.

TABLE DES MATIÈRES

Note sur la translittération et les traductions, en guise de prologue à tout <i>kvetcheur</i>	9
<i>Introduction</i> : Ne faites pas le <i>shmok</i>	15
I. Qu'est-ce qu'un <i>shmok</i> ?	21
II. Qu'est-ce qu'un <i>mentsh</i> ?	41
III. Tout autour du <i>shmok</i>	84
IV. Ce que fait le <i>mentsh</i>	122
V. Faire comme un <i>mentsh</i>	158
<i>Remerciements</i>	213
<i>Notes</i>	215
<i>Bibliographie</i>	218



Comment se comporter en mentsch et pas en shmok Michael Wex

Cette édition électronique du livre
Comment se comporter en mentsch et pas en shmok de *Michael Wex*
a été réalisée le 18 mars 2011

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Firmin Didot
(ISBN : 9782207109212).

Code Sodis : N44763 - ISBN : 9782207109236

Numéro d'édition : 176779